

HOMÉLIE 2

(Eccl 1,12-2,3)

1. «Moi, l'ecclésiaste», dit le texte. Nous avons appris qui est l'ecclésiaste : celui qui ramène à l'unité ce qui est égaré et dispersé, celui qui fait de toutes choses une Église unique et un troupeau unique, afin que rien ne soit sans entendre la belle voix du berger qui donne vie à tout. «Les paroles que je prononce, dit-il, sont esprit et vie.» Il se nomme lui-même ecclésiaste, comme il se nomme aussi médecin, vie, résurrection, lumière, chemin, porte et vérité, et de tous les noms de son amour pour les hommes. Ainsi donc la voix du médecin est faite pour ceux qui sont faibles, et la parole de la vie devient efficace pour les morts : lorsqu'ils entendent la voix du Fils de l'homme, ils ne restent plus dans la mort ancienne; mais ceux qui sont dans les tombeaux recherchent la voix de la résurrection; le mot de «lumière» convient à ceux qui sont dans les ténèbres, le chemin à ceux qui sont égarés et la porte à ceux qui ont besoin d'entrer. De la même manière l'ecclésiaste s'adresse bien à ceux qui sont assemblés dans l'Église. C'est donc à nous que parle l'ecclésiaste; eh bien, écoutons ses paroles, nous qui sommes l'Église. En effet, de même que le chœur regarde vers le coryphée, les matelots vers le pilote, l'armée vers le général, de même c'est vers le guide de l'Église que regardent ceux qui sont dans le plérôme de l'Église.

Que dit donc l'ecclésiaste ? «Moi, j'étais roi sur Israël, à Jérusalem.» Quand cela ? Sans aucun doute est-ce lorsqu'il l'a établi roi sur la montagne sainte de Sion en proclamant le décret du Seigneur ? Le Seigneur lui a dit : «Tu es mon Fils,» et : «Aujourd'hui, je t'ai engendré;» le Créateur de l'univers, le Père des siècles l'a, dit-il, «engendré aujourd'hui,» afin que par l'attribution d'un nom temporel au moment de sa génération le discours fasse comprendre non pas son existence d'avant les siècles, mais sa génération temporelle, dans la chair, pour le salut des hommes.

2. Le véritable ecclésiaste poursuit donc en enseignant, je crois, le grand mystère du salut, en vue duquel Dieu s'est manifesté dans la chair. «J'ai adonné, dit-il, mon coeur à chercher et à observer, dans la sagesse, tout ce qui existe sous le ciel.» Telle est la raison pour laquelle le Seigneur est venu séjourner dans la chair parmi les hommes : adonner son coeur, dans sa sagesse, à l'observation de ce qui existe sous le ciel. En effet, ce qui est au-dessus du ciel n'avait pas besoin d'être observé, de même que ce qui n'est pas sous l'emprise de la maladie n'a pas besoin non plus du médecin. Car sur la terre il y a donc les maux : la bête rampante, le serpent qui se traîne «sur la poitrine et sur le ventre,» fait de la terre son aliment et ne se nourrit de rien de ce qui est dans le ciel, mais en rampant sur ce qu'il foule il cherche sans cesse à le fouler, il épie le talon des hommes à leur passage et injecte son venin à ceux qui ont perdu «le pouvoir de fouler les serpents à leurs pieds;» c'est pour cette raison qu'il a adonné son coeur «à chercher et à observer tout ce qui existe sous le ciel.» En effet, dans ce qui est au-dessus des cieux, le prophète regarde ce qui ne peut pas être abaissé, la majesté de Dieu, et dit : «Ta majesté s'est élevée au-dessus des cieux.» Mais puisque la partie qui est au-dessous du ciel a été abaissée par le mal, ainsi que le dit le psalmiste : «Il ont été abaissés à cause de leurs péchés,» l'ecclésiaste est venu observer ce qui existe sous le ciel et qui n'était pas auparavant, comment est venue la vanité, comment le néant l'a emporté, quelle est la puissance de ce qui n'a pas d'existence. Car le mal est ce qui est sans fondement, parce qu'il tient sa subsistance de ce qui n'est pas; mais ce qui tient son être de ce qui n'est pas n'existe pas du tout non plus selon sa propre nature; mais cependant la vanité domine sur les réalités qui ont été assimilées à la vanité.

3. C'est ce qu'il est donc venu chercher dans sa sagesse : qu'est-il arrivé sous le soleil, quelle confusion des choses d'ici-bas s'y est-elle produite, comment ce qui est a-t-il été asservi à ce qui n'est pas, comment ce qui n'a pas de subsistance l'emporte-t-il sur ce qui est ? Et il a vu que «c'est une mauvaise agitation» que Dieu a donnée aux fils des hommes pour qu'ils s'y agitent.» Mais il n'est pas pieux de croire, comme on pourrait le penser d'après le sens littéral, que Dieu lui-même a donné cette «mauvaise agitation» aux hommes; assurément, ce serait lui rapporter la cause des maux. En effet, celui qui est bon par nature est aussi en tout cause de ce qui est bon; c'est pourquoi «tout arbre bon donne de bons fruits» et la grappe ne naît pas des épines ni les épines de la vigne. Celui donc qui est bon par nature ne saurait tirer de ses trésors quelque chose de mauvais, pas plus que l'homme bon ne dit de mauvaises paroles de l'abondance de son coeur, mais parle en accord avec sa nature. Combien plus alors la source des biens ne saurait-elle de sa propre nature répandre rien de mal !

Mais le sens le plus pieux suggère de penser que le bon présent fait par Dieu, c'est-à-dire le mouvement du libre arbitre, est devenu instrument pour le péché à cause de l'utilisation pécheresse que les hommes en ont fait. Car ce qui est libre et non asservi est bon par nature, tandis que personne ne compterait au nombre des biens ce qui a été soumis au joug des

contraintes. Mais ce libre élan de la pensée, qui s'est détaché sans guide pour choisir le mal, est devenu agitation de l'âme, et celle-ci, s'écartant des réalités élevées et précieuses, a été attirée vers les mouvements passionnels de la nature. Voilà ce que signifie «il a donné» : ce n'est pas Dieu qui a lui-même produit le mal dans la vie des hommes, mais c'est l'homme qui, dans son irréflexion, a utilisé au service du mal les biens donnés par Dieu.

C'est une habitude de la Sainte Écriture d'exprimer de telles pensées avec de tels mots, ainsi : «Dieu les a livrés à des passions avilissantes,» «Il les a livrés à leur intelligence sans jugement.» «Il a endurci le cœur de Pharaon,» et : «Pourquoi, Seigneur, nous as-tu fait errer loin de ton chemin et as-tu endurci nos cœurs pour que nous ne te craignons pas ?» «Il les a égarés dans un lieu impraticable et ce qui n'était pas un chemin.» «Tu m'as trompé et j'ai été trompé,» et toutes les paroles de ce genre. Le sens exact qu'on tire de ces paroles, loin de prouver que Dieu met quelque chose d'inconvenant dans la nature humaine, accuse la liberté d'action, qui est un bien et un présent donné par Dieu à la nature humaine, mais qui est devenu par notre irréflexion capacité d'incliner vers son contraire. L'ecclésiaste a donc vu «tout ce qui a été fait dans ce qui vit sous le soleil, et que tout était vanité.» Car «il n'y en avait pas un pour comprendre, pas un pour chercher Dieu, puisque tous se sont détournés et ont été corrompus.» Aussi, après avoir dit : «Et voici, tout est vanité,» il en a ajouté la cause : ce n'est pas Dieu qui en est cause, mais le «choix» de l'élan humain qu'il a nommé «esprit;» et il accuse cet esprit, non d'être tel depuis le commencement – car assurément il serait à l'abri de toute accusation s'il avait été tel –, mais d'avoir «été perverti» et d'avoir perdu l'harmonie avec le monde.

4. «Ce qui a été perverti ne pourra être ordonné,» dit-il, c'est-à-dire que ce qui a été détourné ne saurait être apparenté à la création bien ordonnée par Dieu. En effet l'artisan qui construit quelque chose pour lui, selon un plan, aligne à l'aide d'une règle et d'un cordeau, les parties qui contribuent à la réalisation de l'objet grâce à la disposition habile des unes par rapport aux autres; et si l'une des parties n'a pas été alignée au cordeau, la droite harmonie n'admet pas du tout la distorsion et il faut soumettre cette partie aussi au cordeau et l'aligner, si l'on veut qu'elle soit adaptée à la partie qui est droite. De la même manière l'ecclésiaste dit que la nature déviée par le mal ne peut pas rester dans la création telle qu'elle a été ordonnée par la droite raison.

«Et, dit-il, un manque ne pourra être compté.» L'habitude de l'Écriture nous apprend à comprendre «manquer» comme «faire défaut,» et de nombreux exemples permettent d'en avoir l'assurance. Paul, en effet «initié en toute circonstance et de toutes les manières, sait vivre dans le manque aussi bien que dans l'abondance;» celui qui a dilapidé le bien paternel dans une vie de prodigue a commencé à connaître le manque, et la famine le tenait. Et au sujet des saints, Paul expose comment ils souffraient dans leur corps, et il ajoute en particulier qu'ils connaissaient le «manque et l'oppression». Donc ici aussi le texte, en disant «manque,» a montre par ce mot ce qui fait défaut; et ce qui fait défaut ne peut pas être compté au nombre des êtres. Les disciples eux aussi, en effet, étaient douze, tant qu'ils étaient dans la plénitude de leur nombre. Mais lorsque s'est perdu «le fils de perdition,» leur nombre fut amoindri puisqu'on ne pouvait pas compter au nombre des êtres celui qui faisait défaut. Ils étaient donc onze après le départ de Judas et se nommaient les «Onze.» La parole, «le manque ne pourra être compté,» que signifie-t-elle donc dans le texte ? que notre nombre aussi était complet un jour. Car nous aussi nous appartenions à la centaine sacrée des brebis rationnelles. Mais après qu'une unique brebis – notre nature – se fut détournée du pâturage de la vie céleste, et fut tirée à cause du péché vers ce lieu amer et sale, on ne mentionne plus le même nombre pour le troupeau de celles qui ne se sont pas égarées, mais elles sont nommées les quatre-vingt dix-neuf. Car la vanité est en dehors du nombre des réalités stables. C'est pourquoi «le manque ne pourra être compté.» Il est donc venu «chercher et sauver ce qui était perdu,» prendre sur ses épaules et restaurer au nombre des êtres ce qui se perdait dans la vanité des choses sans consistance, afin que le nombre de la création de Dieu soit à nouveau complet, ce qui était perdu ayant été sauvé et réintégré à ce qui n'était pas perdu.

5. Quel est le chemin de retour pour l'égaré, quelle est la manière de l'affranchir du mal et de le tourner vers le bien ? Nous l'apprenons dans ce qui suit. «Celui qui a fait l'expérience de tout d'une manière semblable (à nous), à l'exception du péché» nous le fait connaître à partir de ce que nous sommes. Lui qui a pris nos faiblesses, il nous montre, à travers les faiblesses mêmes de notre nature, le chemin qui nous fait sortir du mal. Maintenant, considère en effet que c'est la sagesse qui vient de Salomon lui-même selon la chair qui s'adresse à nous et nous adresse les paroles qui pourraient par-dessus tout nous conduire au mépris des occupations humaines. Car Salomon n'est pas à la ressemblance de la plupart des hommes qui désirent ce qui n'est pas en leur pouvoir, et en cela il n'est pas indigne de foi, comme s'il dénonçait des réalités dont il n'a pas

fait l'expérience. Car, pour nous, nous n'apprenons pas tout par expérience personnelle, mais seuls nos raisonnements nous font connaître les réalités dont le dénuement nous empêche de faire l'expérience et de goûter l'agrément. Et à supposer que nous donnions à quelqu'un le conseil de n'accorder aucune valeur à ce qu'honorent les hommes, la réplique de celui qui nous écoute vient d'elle-même : si nous méprisons ces réalités, c'est que nous n'avons pas connu par expérience le plaisir qu'elles procurent. Mais avec l'interlocuteur que nous avons ici, toute réfutation de ce genre est sans effet : car c'est Salomon qui parle.

Or Salomon était le troisième des rois d'Israël après l'illustre Saül et après David, qui fut choisi par le Seigneur. Lui-même a reçu de son père le commandement et il est proclamé roi à l'époque où la puissance des Israélites s'était grandement accrue. Comme il n'avait plus à dissiper à la guerre et au combat les biens dont il disposait, mais qu'il pouvait vivre dans la paix en toute liberté, il s'occupait non pas à acquérir ce qu'il ne possédait pas, mais à jouir de ce qu'il avait en abondance. De la sorte donc, rien ne l'empêchait de se porter vers ce qu'il désirait, quoi que ce fût. L'abondance était coextensive à son désir, et le loisir pour en jouir était sans relâche. Rien de contraire à sa volonté ne l'empêchait de mener une vie selon ses désirs; mais lui qui était sage et surtout capable par son intelligence de découvrir quelque chose des plaisirs, dit qu'il a réfléchi à toutes les occupations procurant jouissance; et après avoir fait tout ce qu'il a énuméré successivement dans son discours, il dit qu'il a appris de l'expérience même qu'il n'y a qu'un terme à ces sortes d'occupations : la vanité. Et voici l'ordre qu'il a donné à son récit : dans les premiers temps de sa vie, il a consacré du temps à son éducation, sans fléchir dans son empressement pour ce qui exige tant d'efforts; puis il a fait usage du libre «choix de l'esprit,» c'est-à-dire de l'élan de sa nature, pour accroître son savoir, même si c'était au prix d'efforts qu'il réussissait dans l'objet de son empressement. Ayant ainsi grandi en sagesse, ce n'est pas en paroles qu'il a examiné l'erreur passionnelle et irrationnelle des hommes au sujet des jouissances matérielles, mais c'est par l'expérience même qu'il a reconnu la vanité de chacune de ces occupations.

6. Tel est donc le but de ce qui est écrit après ce qui vient d'être examiné. Mais ce serait le moment de proposer à la suite, d'après l'enchaînement de ce qui est écrit, l'étude de la lettre du texte. «Et moi, j'ai dit en parlant dans mon cœur : voici que je suis devenu puissant.» En effet, lorsque j'ai vu autour de moi, dit-il, la grandeur donnée par le pouvoir, le prestige qui accompagne d'emblée la royauté, je ne me suis pas attaché aux réalités présentes, je n'ai pas non plus considéré que ce qui m'arrivait sans souffrance était suffisant pour réussir ma vie; mais au lieu de ces réalités-à, j'ai estimé par-dessus tout la possession de la sagesse, ce qui ne peut s'acquérir qu'au prix d'efforts et de sueurs. Aussi, après avoir dit : «Et moi, j'ai dit en parlant dans mon cœur : voici que je suis devenu puissant,» a-t-il ajouté : «Et j'ai acquis plus de sagesse.» En effet, le prestige de la puissance qui m'était venu de lui-même, je l'ai accru en lui ajoutant la sagesse, me disant en moi-même que je devais me montrer supérieur aux rois précédents surtout sur ce point et avoir la supériorité de la sagesse. Car «j'ai acquis plus de sagesse que tous ceux qui m'ont précédé à Jérusalem,» et j'ai compris comment cela se produirait. Qui ne sait en effet, que la sagesse réside, pour ceux qui sont prêts à l'effort, dans la connaissance des efforts faits auparavant par d'autres ? C'est pourquoi il dit : «Mon cœur sait beaucoup de choses, sagesse et connaissance;» la connaissance de ces choses n'est pas venue d'elle-même, sans fatigue, mais parce que, dit-il, «j'ai adonné mon cœur à connaître sagesse et connaissance,» dans la pensée qu'il ne les aurait pas apprises si la peine et le souci de les connaître ne l'avaient pas guidé.

Mais il dit aussi : «Je connais les paraboles et la science,» c'est-à-dire la compréhension du transcendant qui s'obtient par analogie, par la comparaison avec les réalités connues. Il dit avoir appris cela aussi. Car «je connais, dit-il, les paraboles et la science;» de même dans l'évangile aussi, le Seigneur, lorsqu'il enseigne ses auditeurs, met sous leurs yeux la parole concernant le Royaume en parlant d'une perle, d'un trésor, d'une noce, d'une graine de sénevé, de levain et d'autres choses choses semblables. Il ne dit pas que c'est cela le Royaume, mais par la ressemblance avec ce qui est signifié dans ces réalités, il fait entrevoir en parabole à ses auditeurs quelques lueurs énigmatiques des réalités qui sont hors de notre compréhension. Et voici, dit-il, où est allé pour moi le «choix de l'esprit» : avoir «abondance de sagesse», dans la pensée qu'en devenant sage, je ne ferais pas d'erreur sur la connaissance des êtres, je ne serais pas privé de la découverte de ce qui est utile. Car dans la sagesse réside la connaissance, et la connaissance nous rend plus facile le discernement de ce qui nous dépasse. Cela n'est pas donné sans fatigue à ceux qui s'en préoccupent : au contraire, celui qui cherche à accroître sa connaissance étend de façon certaine sa souffrance en même temps que son savoir. Aussi dit-il : «Qui accroît la connaissance accroîtra la souffrance.» Et, une fois dans une telle situation, il condamne les plaisirs comme vain.

7. Il dit : «J'ai dit dans mon coeur : voici, je t'éprouverai dans la joie; vois les biens, cela vraiment est vanité.» Il ne s'est pas soumis aussitôt à une telle épreuve, il ne s'est pas non plus laissé aller à prendre part aux plaisirs sans avoir goûté à une vie austère et plus grave : il s'est d'abord exercé à cette vie-là et il a acquis le sérieux et la fermeté de son comportement, qualités qui assurent par excellence à ceux qui les cultivent la connaissance de la sagesse; puis il descend vers les réalités réputées agréables pour les sens : ce n'est pas la passion qui l'y attire, mais c'est pour examiner si la sensation née de ces réalités contribue à la connaissance de ce qui est véritablement bon.

Car depuis le commencement, il considère le rire comme son ennemi et il appelle la passion une «turbulence», ce qui équivaut pour le sens à égarement et folie. En effet, comment pourrait-on proprement nommer autrement le rire, qui n'est ni une parole, ni un acte ordonné à quelque but ? Il est au contraire un écoulement inconvenant du corps, un tumulte de l'esprit, un bouillonnement de tout le corps : les joues se gonflent, les dents, les gencives et le palais sont découverts, la nuque s'infléchit, la voix, brisée parce que le souffle est coupé, s'interrompt sans raison. Que pourrait-ce bien être, dit-il, sinon folie ? C'est pourquoi il dit : «J'ai dit au rire : turbulence,» comme s'il disait au rire : Tu es fou, tu es hors de sens, tu n'es pas dans ton état normal, toi qui es volontairement inconvenant, en déformant ton apparence par la passion et en produisant une déformation sans aucune utilité. Et j'ai dit «à la joie : Pourquoi fais-tu cela ?» Ce qui revient à dire : Je me suis opposé au plaisir, je me suis méfié de son approche comme de celle d'un voleur qui s'introduit en cachette à l'intérieur des celliers de l'âme; alors je ne l'ai pas laissé se rendre maître de ma pensée. Car si j'avais su seulement que le plaisir est semblable à une bête sauvage qui s'insinue dans les sensations, je l'aurais aussitôt combattu et j'aurais marché contre lui, en disant à cette joie servile et irrationnelle : «Pourquoi fais-tu cela ?» Pourquoi effémines-tu la virilité de la nature ? Pourquoi amollis-tu l'intensité de la pensée ? Pourquoi détends-tu la corde de l'âme ? Pourquoi la corromps-tu par des raisonnements ? Pourquoi rends-tu ténébreuse la pureté éthérée de mes pensées par le brouillard que tu provoques ?

8. Après avoir fait cela et autres choses semblables, dit-il, «j'ai examiné si mon coeur attirerait ma chair comme le vin,» c'est-à-dire j'ai examiné comment le souci des réalités intelligibles deviendrait plus puissant que les mouvements de la chair, de sorte que la nature ne se révoltât plus contre elle-même – la pensée préférant une chose et la chair entraînant violemment dans le sens contraire –, mais qu'elle rende comme docile et soumise la vie intelligible de l'âme «le sentiment de notre chair,» l'inférieur étant attiré et absorbé par ce qui le dépasse, à la manière de ce qui se passe pour ceux qui ont soif : le vin ne reste pas dans la coupe du moment qu'elle est portée à la bouche de celui qui a soif, mais il passe dans le buveur et devient invisible rapidement puisqu'il est absorbé à l'intérieur.

Cela étant, le chemin qui mène à la science des êtres devint pour moi sans égarement et sans encombre. «Car mon coeur, dit-il, m'a mené sur le chemin de la sagesse»; grâce à elle, je me suis rendu maître du soulèvement des plaisirs. Et l'éducation m'a permis d' «être maître de la joie.» C'est ainsi en effet que se comprend l'enchaînement du texte. Ce dont je me préoccupais surtout, en fonction de ce que je savais, c'était de ne passer ma vie à rien de vain et de trouver au contraire ce bien dont le possesseur sait reconnaître l'utilité sans se tromper; c'est un bien durable et non passager, qui s'étend à la vie tout entière : il est également bon pour tout âge, pour le début, le milieu et la fin de la vie, et pour le nombre entier des jours. «Jusqu'à ce que je voie, dit-il, ce qu'est le bien pour les fils des hommes, ce qu'ils feront sous le soleil pendant le nombre des jours de leur vie» : les préoccupations charnelles, même si elles appâtent les sens surtout pour le moment présent, ne tiennent le bonheur que dans l'instant. Car rien de ce qui se produit dans le corps ne peut réjouir de façon continue : le plaisir de boire s'arrête avec la satiété et pour la nourriture de même, le rassasiement éteint l'appétit, et tout désir, de la même façon, se flétrit lorsqu'on obtient l'objet du désir. Naît-il de nouveau, de nouveau il se flétrit. Aucun des plaisirs sensibles ne satisfait définitivement ni ne demeure identique. Et de plus, autre est ce qui est bon pour la petite enfance, autre ce qui l'est pour la fleur de la jeunesse, autre ce qui l'est pour l'âge adulte, autre pour celui qui est avancé en âge, et autre encore pour le vieillard qui s'affaisse déjà vers la terre.

Mais moi, dit-il, j'ai cherché ce bien qui est également bon pour tout âge et tout temps de l'existence, dont on n'attend pas de satiété et dont on ne trouve pas de rassasiement; l'appétit en augmente avec la possession, le désir s'en accroît lorsqu'on en jouit et ne se limite pas à l'obtention de ce que l'on souhaitait, mais plus on se complaît dans le bien, plus le plaisir qu'on en a enflamme le désir. Le plaisir est coextensif au désir et, pendant toute la durée de l'existence, il est toujours beau pour ceux qui y ont part, n'étant en rien altéré par ce qu'ont d'instable les âges et les temps; il est également bon pour l'aveugle et pour celui qui voit, sur l'homme heureux

et pour l'homme accablé, pour l'homme de la nuit et pour l'homme du jour, pour l'homme de la terre et pour l'homme de la mer, pour l'homme d'action et pour celui qui se détend, pour celui qui commande et pour l'esclave; en un mot pour tous les vivants, car il ne devient ni inférieur ni supérieur, il ne diminue ni ne s'accroît sous l'effet des événements fortuits. Tel est, du moins à mon avis le bien véritable, ce pour quoi précisément Salomon cherchait à voir «ce que les hommes feraient sous le soleil pendant tout le nombre des jours de leur vie.» Et cela ne me semble être rien d'autre que l'oeuvre de la foi : son activité est commune à tous, elle est donnée de manière égale à qui veut, et elle demeure pour la vie de façon toute-puissante et continue. C'est là l'oeuvre bonne, puisse-t-elle être aussi en nous, dans le Christ Jesus notre Seigneur, à qui est la gloire pour les siècles. Amen.